

Puzzle transfrontalier

Contribution au premier numéro de la revue Espace Frontière
Édition en ligne par Manuela Irarrazabal

Marion Renauld | 21-27 novembre 2020



Que ça commence ici ou que ça commence là, quelque part il faut bien que ça commence quelque part. Un point fait l'affaire. Mais un point tu devines que c'est un subterfuge, d'abord parce que tu sais que c'est le croisement de deux droites, ou deux courbes qui se prolongent dans l'ignorance de leurs détours, à moins d'être une boucle, et ensuite parce que tu connais les paradoxes de Zénon sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, comme quoi n'importe quoi peut être divisé et encore divisé et encore sa moitié divisée de moitié, par quoi donc un point rond, si joli d'apparence, si simple et rassurant, n'est qu'un tas fort grossier d'indénombrables bris qui se brisent sans cesse. Les débuts nous échappent, implosion d'unité et mouvement impossible. Dans les mathématiques, jamais Achille ni aucun des coureurs les plus véloce ne peuvent rejoindre la tortue, partie avec un temps d'avance. Puisqu'à chaque fois qu'ils se retrouvent à mi-chemin, s'opère le retranchement par deux, à nouveau, inexorablement,

comme si toujours au surplace nous étions condamnés sans même sûrs, en vrai, d'en avoir ne serait-ce qu'une, de place, quelque part qui n'est ni partout ni figée pour l'éternité. Nous fuyons et nous aspirons comme des éponges munies de jambes, au mieux, quand elles parviennent à nous porter. Pour conjurer, nous inventons le passe-muraille, enfin disons Marcel Aymé en 1941, en plein dans la guerre, un monsieur Dutilleul qui possède ce don singulier de passer à travers les murs sans effort, sans être mort, sans autre forme de procès et sans non plus en être incommodé. Fantastique puissance de l'imagination, surnaturel pouvoir accordé aux fantômes et l'esprit vagabond qui n'a aucun problème, ni de temps ni d'espace, qui rapproche le lointain et distancie l'auprès, présente le jadis, associe le futur au déjà maintenant, esprit qui papillonne, qui tremble et qui frémit et qui n'a de limite que perpétuellement celles d'un cœur qui bat. La fin de Dutilleul est peu réjouissante. Il perd ce don génial aussi subitement qu'il l'avait reçu, mais au pire instant, à tout jamais coincé à l'intérieur d'un mur. À tout jamais coincée empêchée, l'âme on dit, dans son corps si pesant. Mais l'âme n'existe pas, ni non plus Dutilleul, mais seuls les corps, les murs et nos fichues envies de les outrepasser. Et les corps et les murs qu'on croirait si solides et qui pourtant s'effritent, perdant de la poussière et des bouts de peaux sèches, perdant à chaque seconde un peu de leur allant et les murs, ça dépend, mais les corps c'est certain, se laissant pénétrer de quelque filet d'air, de vapeurs, de lumière. À tout jamais coincée au moins entre deux choses, une chose à tout jamais bercée, se balançant, mêlant ce qu'on prendrait pour mille milliards de fils, à tout jamais nos vies en gouttes de rosée sur la toile d'araignée, à tout jamais toute chose ébouriffée d'odeurs, de miettes et de suées et de son cortège d'ombres en traînée de comète, à jamais transitoire, poreuse et volatile. Adoncques nous allons vite en nommant chose, une chose, même s'il est évident que s'il y avait un mur entre Achille d'un côté, et la tortue de l'autre, nous n'aurions besoin ni des mathématiques, ni de Zénon d'Élée, pour conclure tout de go au tragique de chacun dans son coin et basta. Parfois franchir, ou grandir, ou juste vivre, suppose de déplacer des montagnes. Comme sortir de son coin, de sa zone de confort, sortir la tête de l'eau et ses pieds de la vase, comme ce qu'en nous on a comme au fond d'un tiroir dont on a oublié où on a mis les clés. Mais quelle idée aussi de tout fermer comme ça. On se cloître et ensuite on cherche les issues. Heureusement qu'on construit en pensant à la porte et à quelques fenêtres, plus une ventilation dans le meilleur des cas. De penser à donner un double à ses voisins, c'est pas non plus du luxe. On fait des passerelles, des ponts et des tunnels, et des cartes, ah des cartes, qu'on pense à mettre à jour, parce que ça y va fort, le penchant bâtisseur, la tendance destructrice, les modifications de nos voies de garage, impasses et raccourcis, parce que ça déménage, nos lubies de passage et cette nécessité d'ainsi transbahuter nos sacs de chair et d'os, incessants cliquetis de tonnes de gros sabots, vrombissements de machines et courbures de l'échine, parfum de macadam et de boues, de pavés, de caoutchouc brûlé, de soleil et de pluie, de traces de nuages, parce que les oasis font comme des mirages, des lignes d'arrivée comme des

horizons qui s'ouvrent et s'ouvrent encore et qui clignent harassés. Longtemps tu as marché, tu marcheras longtemps. Marcher est une victoire, puis courir, puis sauter où ta masse est alors complètement sortie de la terre toute entière. Et sauter, mon amie, est une joie sans nom. Comme faire des ricochets, s'imaginer caillou. Tu marches sur les eaux. Franchis le Rubicon d'une parfaite innocence, franchis le mur du son, et files comme une étoile à des années-lumière des lois immémoriales de la gravitation. Après tu tombes. Tu retombes. Tu apprends à tomber. La chute fait partie du jeu. Comme les murs, de la donne. Apprends, n'hésite pas, apprends à t'y cogner, à te tromper de route, le moins souvent possible, apprends le demi-tour et reconnais les marges, abandonnant l'exploit. Demande à la tortue si tu peux reposer derrière sa carapace tes deux jambes un instant. Pour Dutilleul, ma foi, casse sans condition, apprends à réparer. Apprends des arbres, aussi, qui n'ont pour s'ébrouer chaque aube et chaque nuit, que du vent dans leurs branches arrimées aux racines, ou qui sont obligés de s'augmenter eux-mêmes pour se sentir bouger. Souffle, souffles de vie, faut-il donc s'agiter pour exister vraiment, drame du petit caillou qui roule sans liberté. Nous sommes sur le départ et nous irons partout où nous devons aller. Paradoxalement ou complices du sol. C'est déjà incroyable qu'il soit commun à tous, que tout cela qui est, qui fut et qui sera partage un plan unique, sphérique, atmosphérique et qu'on soit en mesure, pour tout cela qui est, paf, de coïncider. De nous rentrer dedans, de nous concaves, convexes, choquer même sans nous voir, de tirer solidaires sur le même cordon pour faire tomber le pieu et de nous libérer d'entraves trop absurdes et alors de choisir les liens que nous voulons et de monter des cairns aux croisées périlleuses pour tous les voyageurs en perte de repères, cela est miraculeux et pourtant quotidien par le simple constat que nous avons des ailes accrochées à nos pieds accrochés à la croûte entourant le brasier de la terre suspendue dans l'infini cosmique. Ainsi points sur un point autour d'un gros point jaune.

Un bonjour pourrait être un aussi bon début, ou même un au revoir qui marque le départ. Salut au démarrage et promesse de salut dans l'ultime outre-tombe. Idem avec l'issue, l'origine ou la fin, pardi d'où il s'ensuit que nous entrons d'où nous sortons.

Pourquoi, mais pourquoi diable avons-nous découpé en autant de pays et de propriétés et de quelle manière, à qui est le couteau qui tranche dans le gras et sur quel tablier essuyons-nous la lame et quel en est le charme et qui l'aiguise enfin et comment c'est possible d'être aussi précis, de ne pas dépasser, de s'arrêter tout net et de dire Voilà, c'est ici et comme ça et nullement ailleurs et tes cliques et tes claques, tu les mets où il faut mais pas à l'entre-deux sinon ça va saigner, peut-être symétrique mais plus jamais intègre, c'est quoi d'être obligé de se revendiquer d'un camp plutôt qu'un autre et

d'avoir à se battre et à se protéger, d'avoir à faire barrage et d'avoir à faire bloc alors que nous avons sciemment tout coupé, morcelé, déchiré, démembré, distingué, cherchant encore la voie pour, allons-y gaiement, n'ayons pas peur des mots, brandissons l'espérance, cherchant encore la voie pour qu'une différence fût signe d'élégance, parce que si nous trouvons, plus nous découperons le tas de gras informe, plus nous spécifierons jusqu'à chaque cellule, chaque atome, éon, ion, plus nous aurons de joie, c'est un pari risqué mais voilà ce qu'il reste : ou recoudre et tisser ou mieux apprécier chaque étrangeté.

Il y a toi. Et parce qu'il y a toi et que tu n'es pas moi et que je ne suis pas toi, parce que nous sommes deux, je te peux désirer sans me vouloir avec. Sans me vouloir aussi. En m'oubliant un peu. Juste te regarder. La forme de ton corps, la texture de ta peau, sa couleur et son grain, ses poils, ses plis, son genre, son âge, ses cicatrices et ses rides et tes muscles et tes creux, ta mollesse, ta souplesse, tes tensions, ta fatigue, tes élans sa dérive et ta soif. Lors je te donne à boire. Tes appétits, tes manques et le contraire aussi, le trop-plein qui rayonne et déborde de toi. Lors tu donnes à qui peut. Juste te recevoir. Juste entendre ta voix, frayer dans tes silences, ensemble être immobiles. Ce plaisir que tu sois. Le plaisir que tu es. Juste ce plaisir-là. Caillou parmi les roches, ta douceur de rivière et puis sa crue sévère, ta colère en éclats de pluie de météores. Ta tristesse de morte-saison. Ta tristesse de grenouille qui voit s'atrophier les nénuphars en fleurs et les roseaux pensants. Lors je me fais creuset et j'épouille tes larmes et feuille de lotus, rebondis si tu veux. Et la science de ta langue et de tes mains, courage, ton refus de céder, ta fine connaissance et ta persévérance, tes rêves, tes intuitions, ton rire enamouré, tes trucs et tes astuces, ta générosité, ta maladresse aussi, tes doutes et de tes doutes, un paquet je ferai que je m'étalerai sur un calme rivage pour minutieusement les trier en fonction de l'effet d'impuissance qui s'en peut découler. Juste te regarder. Te dire que je te vois, comment tu mets ta veste et la table et les draps, comment tu les étends, comment tu téléphones et comment tu conduis et comment tu prends soin des autres tout autour et comment tu renonces et de quoi tu as peur et puis comment tu dors, comment c'est ton visage quand tes yeux sont fermés et quand ils s'ouvrent alors, lors dedans me faufile. Je me fiche de savoir si toi-même tu me vois. j'entre par ta pupille et me promène un peu à l'intérieur de toi, ça me change de moi. Sur mes lèvres, ton sang, doucement, une goutte. Et tes veines et tes os, tes sucs, tes ligaments, tes artères, tes poumons, ton cœur, ton cartilage, ce n'est pas fait pour ça pour être visité, par l'oreille je m'en vais. Juste te deviner. Juste te désirer. Désirer le barbare, l'autre, le discordant. Désirer l'impossible. Juste te regarder. Voir l'inimaginable. Juste te rencontrer. Juste te sentir là pour me renouveler et me renouveler pour pouvoir te parler, pour vraiment t'écouter, pour oser nous toucher. Juste s'apprivoiser parce que tu es toi et parce que je suis moi, et comme ça presque 8 milliards.

nous habitons débrouille et demain nous abrite

Ulassai, Sardaigne, 8 septembre 1981. Une sorte d'épiphanie très humaine. Une proposition de Maria Lai qui répond à une invitation du maire de son village natal. Il souhaite un monument aux morts, elle fait un truc pour les vivants. Legarsi alla montagna, se lier à la montagne. Une légende locale veut qu'une enfant chargée d'apporter à manger aux bergers sur les hauteurs soit surprise en chemin par une forte tempête et sauvée d'un éboulement par un ruban céleste apparu par magie, l'attirant in extremis hors de la grotte où elle avait cru trouver refuge. Relions d'un ruban les maisons les unes aux autres, dit Maria, comme quand on a peur et qu'on se serre la main. Mais il y a des rapports plus ou moins chaleureux, de bon ou mauvais œil, entre les gens qui peuplent ce petit village. On trouve un code. De la rancœur, le ruban nu, de l'amitié, un nœud, et quand c'est de l'amour qui conjoint deux familles, y est entrelacé un des pains si typiques préparés pour les fêtes. En une heure de temps, hommes, femmes, enfants, vieillards s'activent dans les rues. Trois alpinistes portent le ruban jusqu'au sommet de la montagne. Cela donne 27 kilomètres bleu ciel.

...a.b.c.d.e.f.g.h.i.j.k.l.m.n.o.p.q.r.s.t.u.v.w.x.y.z...

En japonais, le kanji qui se prononce « ma » est un concept intéressant. Son dessin représente comme un soleil, au centre de deux portes, avec chaque fois un trait horizontal au mitan de chaque carré. Pour traduire, on choisit entre espace, intervalle, trou, distance ou durée ou encore vide, mais vide qui unit davantage qu'il ne sépare en fait. C'est un lieu d'émergence, une respiration ou peut-être un non-lieu qui s'oublie trop souvent puisque rien n'y paraît. Pareil au blanc entre les mots qu'on point médian a pu remplir jadis. La barre d'espace (ici au féminin) se nomme rigoureusement séparateur de mots (forcément au pluriel). Cela n'est pas heureux parce que ça n'aide pas à voir précisément que ça permet le sens, le souffle par lequel, ô bla ô blabla ô, des fragments balbutiés, de frénétiques lucioles, indociles, équivoques, s'accordent enfin s'alignent et parfois même, ô ma, ô soupir frissonnant, nous offrent la clarté d'un commun bruissement. Ouf. Un silence. Une source illimité dans le délimité, l'absence autour des fleurs et qui les enveloppe, les arrange et les ouvre. Et toujours ce mélange de contraires qui fait qu'on ne comprend pas bien. Disparaître. Cela qui n'est ni tout à fait, ni rien du tout, ni dedans, ni dehors mais comme un peu des deux, comme existe le vent dont on ne voit pourtant que les effets obliques et comme le soleil qui est cela qui montre et qui brûle les yeux. Ce grand mystère, ordinaire et profond, du trou. L'enfant y met le doigt et y mettant le doigt, complètement l'annule. Nos sols en sont

truffés, nos murs et nos gilets, sans parler de nos corps. Et les trous de son corps, ça l'enfant les explore, puis il tente surtout de les domestiquer jusqu'à savoir un jour à quoi qui les écarquiller. En gros, nous sommes des êtres de passage, un rayon entre deux persiennes, une espace frappée entre quelques tirades, un no man's land, en somme, un débonnaire tunnel, à quelques exceptions. Le cadre n'est pas si large, nous concentrons le dissipé. Mais l'espace est la liberté seulement quand nous avons un nid, comme l'écho n'élargit que s'il y a des parois. Comme n'existe le trou qu'en présence de bords. Nous parlons en sommets bien plus qu'en petits creux et nous, souvent, visons moins les pores que la peau (c'est elle qui est belle dans la brume de l'aube), aveuglés par un astre à peine plus gros qu'un pois dans la soupe galactique, ce noir tout englobant, ce néant presque nu. Car le ma c'est aussi le sens de l'enchaînement, évidemment sans chaîne, balise ni canevas, sans les cercles tracés au pied de ces rochers dans les jardins de pierres, c'est cela grâce à quoi tout peut se déployant en se cristallisant. Voûte plantaire, céleste ou palatine, comme une bouche entre deux cuillères ou ce vase de paumes, collées serrées, de deux mains jointes. Il y a de quoi dire merci, merci ô ma, ô effacement, la poudre impalpable du temps.

Chère Manuela, voilà maintenant six semaines que tu m'as proposée de contribuer au premier numéro de la revue en ligne que tu souhaites monter et qui s'appelle Espace Frontière. Pendant cette période, nous avons échangé de nombreux mails sur ton projet, mon travail et divers types de frontières comme le pli à l'intersection de deux pages dans un livre ou le fossé qui tend à isoler ce qui fait culture du reste, alors même qu'elle est partout et que la poésie, par exemple, échappe aux reliures et n'aime les écarts que pour mieux se trouver, se perdre et s'inventer. Plaisirs, entre autres, de la traduction autant que de l'altération, sans doute, toi qui aspires à laisser cohabiter de multiples langues, profils et bricolages au sein de ta revue scrollée. C'est un puzzle que je t'envoie à ton adresse postale. Il voyagera pour nous, de machines en mains vigilantes. Tu recomposeras le paysage d'éclats de toute chose en pointillés.

